

milieu des tentes, bondissent de l'une à l'autre, frappent et tuent de tous côtés. Une panique immense s'empare de ces pauvres Allemands, pour qui le zouave est devenu un objet de terreur; ils croient peut-être que toute l'armée française est derrière eux. Ils fuient, laissant tout derrière eux, tentes et munitions. Ils n'entendent même pas la voix des officiers. Dans ce désordre, les zouaves font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent et continuent la chasse des Autrichiens jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul dans le camp. Ils prennent deux drapeaux.

Ils étaient un peu plus de cinq cents hommes, et les Autrichiens étaient dix-huit mille environ. Le nombre des tentes a permis d'évaluer le nombre des soldats.

C'est un de ces drapeaux si audacieusement enlevés à l'ennemi que l'Empereur a reçu des mains d'une compagnie de chasseurs.

La vie du maréchal de Mac-Mahon n'est qu'une brillante suite d'actions; nous n'en citerons qu'une :

Après le combat du col de Terchia, le général Achard dit à son aide-de-camp, M. de Mac-Mahon :

« Voulez-vous aller porter au colonel Rullières, à Bliadah, l'ordre de changer de marche? je vous donnerai un escadron de chasseurs. »

Le jeune officier refusa l'escorte, c'était trop ou trop peu. Il partit seul. Arrivé à un demi-kilomètre de Bliadah, il se vit enveloppé de cavaliers ennemis par trois côtés. M. de Mac-Mahon se porta en avant poursuivi par les indigènes; il n'hésita pas à se jeter dans le ravin de Bliadah, décidé à le franchir ou à y mourir. Son cheval se cassa la jambe en atteignant la rive opposée. M. de Mac-Mahon se dégagea aussitôt et se dirigea vers la ville, où il arriva sain et sauf. Aucun des indigènes n'avait osé le suivre.

Voici un triste épisode du sanglant combat de Palestro, qu'un soldat piémontais blessé racontait, le 11 juin, au correspondant du Salut public de Lyon :

Un volontaire bersagliero luttait avec acharnement contre un soldat autrichien; la nuit était proche, et l'obscurité était encore augmentée par le voisinage d'un massif d'arbres touffus. Au moment où le bersagliero, allongeant le bras, allait porter un coup de baïonnette à son ennemi, celui-ci jette son fusil et se rend. Aux premiers mots échangés entre le bersagliero et son prisonnier, quelle ne fut par leur joie et leur étonnement : c'étaient deux frères qui avaient failli s'entretenir. Le bersagliero s'était engagé volontairement dans l'armée sarde, et l'autre avait été enrôlé de force par l'Autriche.

Un fait touchant est mandé de Verceil, où ont été transportés plusieurs de nos blessés. Parmi eux se trouve une cantinière, qui a reçu une balle à la cuisse à l'affaire de Turbigo. Ayant vu tomber autour d'elle plusieurs de nos braves, elle s'était emparée d'un fusil et avait chargé à la baïonnette contre les Autrichiens. Cette femme, jeune encore, a été signalée à l'Empereur.

On était d'abord d'avis pour l'amputation. « Je ne la crains pas, avait-elle dit; mais je m'y refuse, parce que je ne pourrais plus suivre mon régiment. »

Aujourd'hui, elle est en voie de guérison, et, selon toute apparence, elle pourra continuer la campagne dans quelques semaines.

Le plus célèbre peintre de batailles de l'Allemagne, M. Adams de Munich, avait été invité par l'Empereur d'Autriche à se rendre sur le théâtre de la guerre, afin de pouvoir reproduire sur la toile les événements les plus glorieux de la campagne auxquels il aurait assisté de visu. Mais M. Adams, qui, pour mieux observer, avait

pris le costume de chasseur tyrolien, a joué de malheur : deux jours après avoir revêtu son déguisement, et tandis qu'il prenait des croquis dans les campagnes, il a été surpris par un détachement piémontais et fait prisonnier.

On lit dans la correspondance musicale du Ménestrel :

Un incident curieux a signalé le troisième et dernier concert de Henri Hertz, à Varsovie. Au moment où notre virtuose enlevait le finale de son sixième concerto, le public a cru reconnaître l'air national autrichien, et tout aussitôt des sifflets se sont fait entendre dans la salle. On a dû faire comprendre à Henri Hertz le motif de ces sifflets, et il est venu expliquer au public que son finale n'était point et ne pouvait être l'air national autrichien, que lui, personnellement ne connaissait point; que, s'il y avait réminiscence, il en demandait bien pardon au public. Cette petite allocution a rétabli le calme dans l'assemblée, et le concert a repris son cours. Ce simple fait prouve suffisamment de quel côté sont les sympathies de la Russie et de la Pologne.

On prépare à Paris, au sommet de la butte Montmartre, un vaste terrain sur lequel sera construite une église paroissiale dans les proportions du Panthéon et du dôme des Invalides. Près de cet emplacement, un particulier est en train de faire construire un observatoire à peu près aussi haut que la tour St-Jacques.

On transplante en ce moment tout à l'entour de la belle place du rond-point de la fontaine des Champs-Élysées, de magnifiques marronniers séculaires, enlevés avec des mottes de trois mètres de diamètre et plus d'un mètre d'épaisseur.

Il se prépare un nouveau concert-monstre au Palais-de-Cristal de Sydenham. Il aura lieu le 18 de ce mois. Des galeries supplémentaires ont été placées. Il y aura dans l'orchestre 242 violons et 120 violoncelles et doubles basses. Le nombre des autres instruments sera en proportion; un chœur de mille exécutants sera entendu; enfin, toutes les mesures sont prises pour que ce festival sans pareil soit digne de Haendel, dont il doit servir à honorer la mémoire.

Un journal hollandais nous fait connaître, dit le Globe, un genre de commerce dont nous n'avons pas jusqu'ici soupçonné l'existence, celui des jeunes renards. — Ce journal annonce que, dans le courant des trois dernières semaines, 66 renardeaux ont été expédiés de Berg-op-Zoom pour être embarqués à Rotterdam pour l'Angleterre.

Voici le sommaire du dernier numéro de l'Illustration (11 juin 1859) :

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — La guerre en Italie. — Chronique littéraire. — Explication des gravures (passim). — Expédition de la Cochinchine. — Gazette du Palais. — Palestro. — Correspondance d'Italie. — Correspondance de Magenta. — Le général Espinasse. — Le général Cler. — Travaux du pont du Rhin. — La fille aux pieds nus (suite). — Correspondance d'Italie. — M. Montremoli. — Salon de 1859 (suite). — Paris à vol d'omnibus. — Annonces et avis divers. — Nouvel établissement thermal à Plombières. — Bonaparte à Brienne. — Notice sur Pfefferle.

Gravures : Réception à Nice du 2^e régiment des cuirassiers de la garde. — Mort du général Beuret. — Débarquement à Aroca des prisonniers autrichiens. — Vue générale de Côme. — Passage de la Sesia par l'armée franco-sarde. — Vue de la ville de Milan. — Verceil : les canons autrichiens. — Cacolets, litière et mulets. — Cochinchine : attaque de la rivière de Tourane. — Vue panoramique de Montebello. — Combat de Palestro. — Les zouaves enlevant une batterie autrichienne. — Le général Espinasse, le général Cler, portraits. — Entrée du prince Napoléon à Florence. — Travaux du pont sur le Rhin, fondation d'une pile. — Le pont del Mulino à Palestro. — Salon de 1859 : Pluie et beau temps, tableau de M. Haefner; le Sultan se rendant à la mosquée, tableau de M. Ziem. — Etablissement thermal à Plombières. — Inauguration de la statue de Napoléon I^{er} à Brienne. — Statue de Pfefferle. — Rébus.

On s'abonne à Paris, rue Richelieu, 60, et chez J. Reboux, 20, rue Neuve, Roubaix.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

Les Coffres-forts Gruson ont acquis une vogue justement méritée par les soins apportés à leur confection et surtout par la remarquable perfection d'un travail qui offre toute garantie. Aussi toutes les maisons importantes font achat d'un coffre-fort du système Gruson. Rue Sainte-Catherine, 75, à Lille.

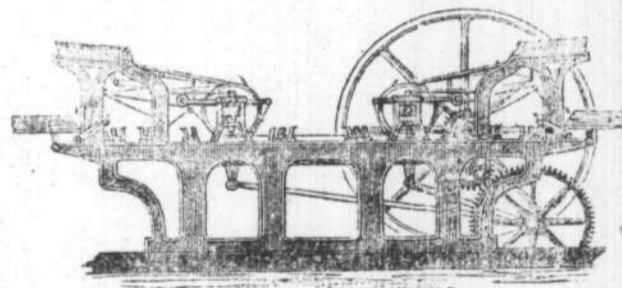
Coabonné.

On demande un coabonné au *Moniteur*. S'adresser au bureau de ce journal.

Coabonné.

On demande un coabonné au *Mémorial de Lille*. S'adresser 20, rue Neuve.

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX
IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE
20, RUE NEUVE
ROUBAIX.

non seulement ce qu'il avait vu de ses yeux, mais encore ce qu'il avait ouï dire.

Il était naturellement discret, excepté sur le chapitre de ses maîtres, qu'il admirait avec toute sa faiblesse d'un ancien et fidèle serviteur. On eût dit qu'il avait pris pour devise : « tout pour eux, rien pour les autres. »

Néanmoins beaucoup d'inexactitudes se glisèrent dans ses récits; faute de jugement et de perspicacité, il ne présentait pas toujours les choses sous leur vrai jour.

Berghen l'écoutait avec la plus grande attention, et l'encourageait de temps en temps par des louanges, auxquelles il avait remarqué que le brave garçon était fort sensible. D'ailleurs, Fromm l'en récompensait, chaque éloge donnant, pour ainsi dire, une nouvelle vie à son talent de narrateur.

Sans perdre le temps à fournir des preuves de cette éloquence, nous nous contenterons de rapporter deux faits auxquels Berghen attachait une importance toute particulière.

« Voyez-vous, quand l'amiral et sa femme revinrent de l'étranger, il y a déjà bien des années, ils avaient le petit Litholf avec eux. Il pouvait être âgé d'un an à peu près. »

« D'un an ? Et combien de temps avait duré l'absence de l'amiral ? »

« Tout l'été, je crois. »

« Es-tu sûr que Litholf n'était pas né avant le départ ? »

« Certainement; on n'avait jamais entendu parler de lui. »

« C'est étrange; l'amiral et sa femme ne sont restés absents qu'environ six mois, disais-tu ? »

« Oui; tout le pays le sait comme moi. »

« Et l'enfant avait un an à leur retour ? »

« Oui, à peu près. »

« Tu te trompes sans doute, mon vieux. Litholf fut-il même né immédiatement après leur départ, n'aurait pu avoir un an à leur retour d'un voyage de six mois. Ne comprends-tu pas que c'est impossible ? »

« Impossible, dites-vous, monsieur ? » Fromm se gratta la tête d'un air pensif.

« C'est pourtant comme je vous le dis, reprit-il après un instant de silence. Ces messieurs voient plus loin que nous autres. Cela ne serait pas venu à l'esprit à l'un de nous. S'il avait ou non un an accompli, qu'est-ce que cela fait ? Mais, voyez-vous, c'était un petit enfant, j'en suis parfaitement sûr. »

Berghen chercha vainement à débrouiller cette étrange confidence; tous ses efforts échouèrent contre l'ignorance ou la simplicité de Fromm.

L'autre donnée qui fixa son attention était relative aux incidents qui se rattachent à l'arrivée de Litholf dans la capitale.

Au dire de Fromm, son maître avait favorisé la fuite d'une femme que l'on allait arrêter à Liljeholm; à une heure plus avancée de la nuit, il avait rencontré deux femmes, &c.

Berghen ne comprit que trop combien ces renseignements avaient d'importance.

Le premier, concernant la naissance de Litholf, reposait, selon toute vraisemblance, sur une simple erreur de Fromm, mais pouvait au besoin acquiescer une certaine gravité si l'on en tirait habilement parti. L'autre, au contraire, était du plus grand intérêt, ces aventures témoignaient d'une légèreté vulgaire qui rabaisserait beaucoup le trépan aux yeux de la cour, du comte Alstern et surtout d'Elise.

Berghen se rendit auprès du maréchal de la

cour, et lui confia la découverte qu'il venait de faire. La suite de ce chapitre montrera au lecteur comment ils résolurent de l'exploiter en se partageant les rôles.

La vie et le mouvement régnaient au palais royal, où la tête ordonnée par Gustave allait commencer. Les appartements royaux avaient ouvert leurs portes à tous les plaisirs et à toutes les intrigues d'une cour brillante.

Nous y trouvons Hedwige-Elisabeth-Charlotte, femme du régent.

Elle s'était levée pour aller au-devant de la princesse Sophie-Albertine qui entrait, et elle lui dit, en échangeant avec elle un cordial serrement de main :

« Comme te voilà sérieuse ! »

« Je ne puis le nier, j'ai rencontré... »

Elle se tut et regarda autour d'elle si personne ne les entendait.

« Tu as rencontré... »

« Au moment où j'allais descendre de voiture, pendant que mon chambellan donnait un ordre au domestique, j'étendis la main, croyant qu'il m'offrirait la sienne, et je voulus sauter à terre. Figure-toi ma frayeur en sentant que je perdais l'équilibre et que j'allais tomber; mais aussitôt un inconnu s'élança pour me soutenir. »

« Tu as tes petites aventures ! Et cet inconnu n'aura pas été fâché de l'occasion de te rendre ce service. Plus d'un, j'en suis convaincue, se ferait volontiers tuer pour un tel bonheur. »

« Chère Hedwige, ne plaisante pas. Tu ne peux deviner qui c'était. »

« Tu parles d'un inconnu, et tu parais néanmoins le connaître. »

« Je t'ai raconté tous les petits désagréments qui m'ont assailli dans cette soirée fa-

Etudes de Me. A. SAINT-PIERRE, avoué à Rouen, rue de Socrate, 11, et de Me. GAMBET, notaire en la même ville, rue Ganterie, 48.

Licitation entre les héritiers de M. et Mme FAUQUET-LEMAITRE

A VENDRE

Par le ministère de Me. GAMBET, notaire à Rouen, dans l'établissement de filature de lin des *Baquets*, sis à Pont-Audemer (Eure), le Vendredi 8 Juillet 1859, à midi,

LES BIENS

ci-après désignés :

1^o UN BEL ÉTABLISSEMENT

A USAGE DE

FILATURE DE LIN

Nommé les *BAQUETS*,

Avec les bâtiments accessoires, le mobilier industriel comprenant 8,334 broches, les maison d'ouvriers et prairies en dépendant,

Situé sur les communes de PONT-AUDEMER et de MANNEVILLE-SUR-RISLE.

Mise-à-prix. **688,680 fr.**

2^o UN AUTRE ÉTABLISSEMENT

A USAGE DE

FILATURE DE COTON

Nommé la *FOSSE*,

Avec maison de directeur, bâtiments accessoires, mobilier industriel comprenant 16,100 broches, maison d'ouvriers, herbages et prairies en dépendant,

Situé sur les communes de SAINT-MACLOU, TRIQUEVILLE et FORTMOVILLE.

Mise-à-prix. **533,520 fr.**

3^o UN MOULIN

Situé à TOUTAINVILLE,

Appelé le *MOULIN DU HAITREY*,

Avec les herbages et prairies en dépendant.

Mise-à-prix. **10,000 fr.**

4^o UN MOULIN

Situé à TOUTAINVILLE,

Appelé le *MOULIN RICARD*,

Avec les herbages et prairies en dépendant.

Mise-à-prix. **8,000 fr.**

NOTA. — Les amateurs ne pourront visiter la filature de lin des *Baquets* et la filature de coton de la *Fosse* que de dix heures du matin à quatre heures du soir; ils devront présenter une lettre d'introduction des parties, des notaires ou des avoués.

S'adresser pour renseignements :

1^o A Me. A. SAINT-PIERRE, avoué poursuivant à Rouen, rue de Socrate, 11;

2^o A Me. HEBERT-DELAHAYE, avoué à Rouen, rue de la Vicomté, 34;

3^o A Me. GAMBET, notaire à Rouen, rue Ganterie, 48, dépositaire des titres de propriété et du cahier des charges;

4^o A Me. MASSELIN, notaire à Rouen, rue aux Ours, 72;

5^o A Me. DAGUIN, notaire à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, 36;

6^o A Me G. DUVAL, notaire au Havre, place Louis XVI, arcades sud, 5;

7^o Et à M. PÉREVOST, manufacturier, à Pont-Audemer, co-associé de M. FAUQUET-LEMAITRE. (1539)